

UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE (Reconnue d'utilité publique) Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration : 46, rue de Londres, 75008 Paris Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

# 1940 - 1990 : CINQUANTIEME ANNIVERSAIRE

Le 14 JUIN 1940 : les Français brisent l'offensive « Tiger » lancée contre la ligne Maginot.

Le 18 JUIN 1940 : l'armée française perd un millier de tués dans sa dernière bataille frontale (plus de 180 km sur la Meuse et le canal de la Marne au Rhin).

## “ Juin 1940 : Le Mois maudit ” :

ON MOURAIT BEAUCOUP EN JUIN 1940...

Ce titre est celui d'un album grand format de 230 pages illustrées de Roger BRUGE, édité en 1980, et qui vient d'être réimprimé à l'occasion du cinquantième anniversaire des combats de 1940 — plus particulièrement de ceux de la ligne Maginot et du front de l'est si curieusement oubliés des historiens...

«...L'auteur n'a pas voulu écrire un récit orthodoxe, respecter une chronologie, il a préféré braquer les projecteurs de l'Histoire sur des événements que le temps avait jusqu'ici dissimulés. Rédigés d'une plume vigoureuse, certains chapitres sont à la limite du supportable... », lit-on en quatrième de couverture.

A l'occasion de notre assemblée annuelle à Vincennes le 29 mars dernier, quelques-uns d'entre vous ont pu découvrir ce superbe album en même temps qu'ils faisaient la connaissance de l'auteur. A l'intention de tous les autres, où qu'ils aient combattu à l'époque, nous publions ci-dessous le chapitre de présentation de l'ouvrage qui leur donnera, c'est notre souhait, le désir de se le procurer au plus vite et de lire ainsi une éloquente leçon d'histoire militaire.

A ce chapitre premier nous avons ajouté le 18<sup>e</sup> intitulé : « Le mouchard », moins anecdotique qu'il y paraît, tant ce sinistre oiseau du ciel était redouté des combattants d'arrière-garde protégeant la retraite des armées encerclées. Et que l'on vit aussi à l'œuvre, plus ou moins arrogant, au-dessus de tous les champs de bataille de la Campagne 1939-1940.

Les lecteurs trouveront également « in fine » un court extrait tiré de la conclusion d'une très longue étude, réservée par destination aux historiens politiques et militaires, de M. Michel COANET, « Le Précédent 1940. Genèse et enseignements d'une défaite » (Duchesne-Diffusion). Parfaitement explicite, ce texte se passe de commentaire. Les A.C.P.G. les premiers apprécieront...

J. Terraubella.

Les documents photographiques que nous reproduisons dans ce numéro se veulent un hommage particulier aux 1105 soldats tombés le 18 juin 1940 sur le canal de la Marne au Rhin et sur la Meuse.

### ELOGE DE L'INTENDANCE

« Il n'est pas de soldat qui soit capable d'affronter la bagarre, Tout un jour, jusqu'au coucher du soleil, s'il n'a pas touché sa part.

Du désir de se battre tout son cœur a beau brûler, ses membres malgré lui deviennent lourds, et la soif et la faim l'ont oppressé, Et quand il marche, il se sent bien gêné dans ses genoux !

Tandis que le soldat qui s'est bien rassasié de viande et qui a bu son coup, Il est capable de se battre tout un jour contre les soldats ennemis.

Il garde dans sa poitrine un cœur qui n'a pas frémé, Et ses membres ne sont pas fatigués avant l'heure de la trêve que tous ont consentie ».

(L'Illiade, traduction R. Brasillach. Edit. Stock).

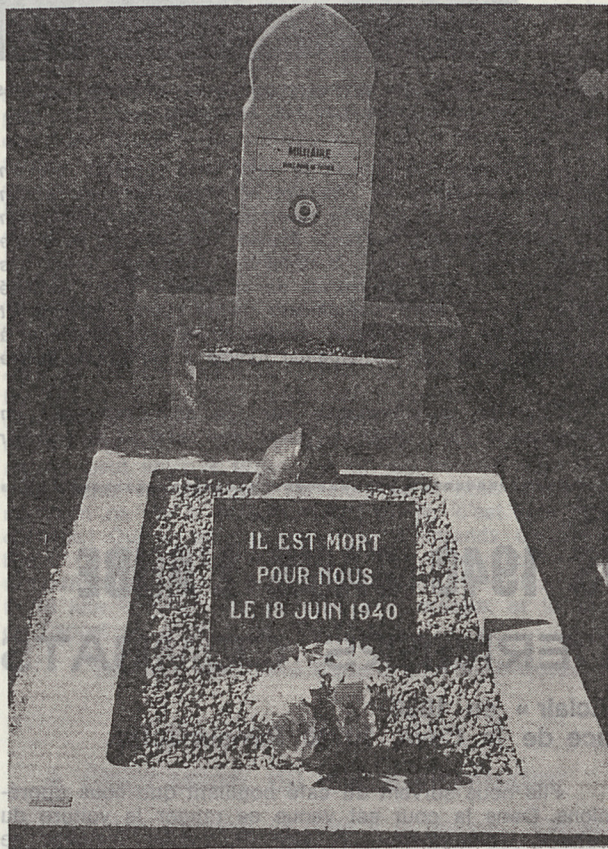
### HIER...

Saint-Louis, Roi de France, fut fait prisonnier de guerre à Mansourah (Egypte) et le resta de 1250 à 1254.

Joinville, chroniqueur et Sénéchal de Champagne qui l'accompagnait, écrit : « Il y eut beaucoup de gens et fort arrogants qui s'enfuirent (du champ de bataille) très honteusement et en grand effroi ; et jamais nous ne pûmes les retenir auprès de nous ; je me priverai de nommer ceux-là, car ils sont morts ».

### MONCEL-SUR-VAIR SE SOUVIENT

Un élément du 2<sup>e</sup> Spahis Algériens était en position défensive à Gouécourt le 17 juin 1940. Au cours des combats avec les forces allemandes qui se sont déroulés dans la nuit du 17 au 18 juin, un spahi inconnu s'est fait tuer dans le village de Moncel-sur-Vair (Vosges). Il y a été enterré sur place. Pour lui témoigner sa reconnaissance, les habitants ont voulu lui ériger un monument qui fut inauguré solennellement le 18 juin 1989.



Revue Historique des Armées, 1-1990, p. 141. Reproduction autorisée par son rédacteur en chef, que nous remercions vivement.

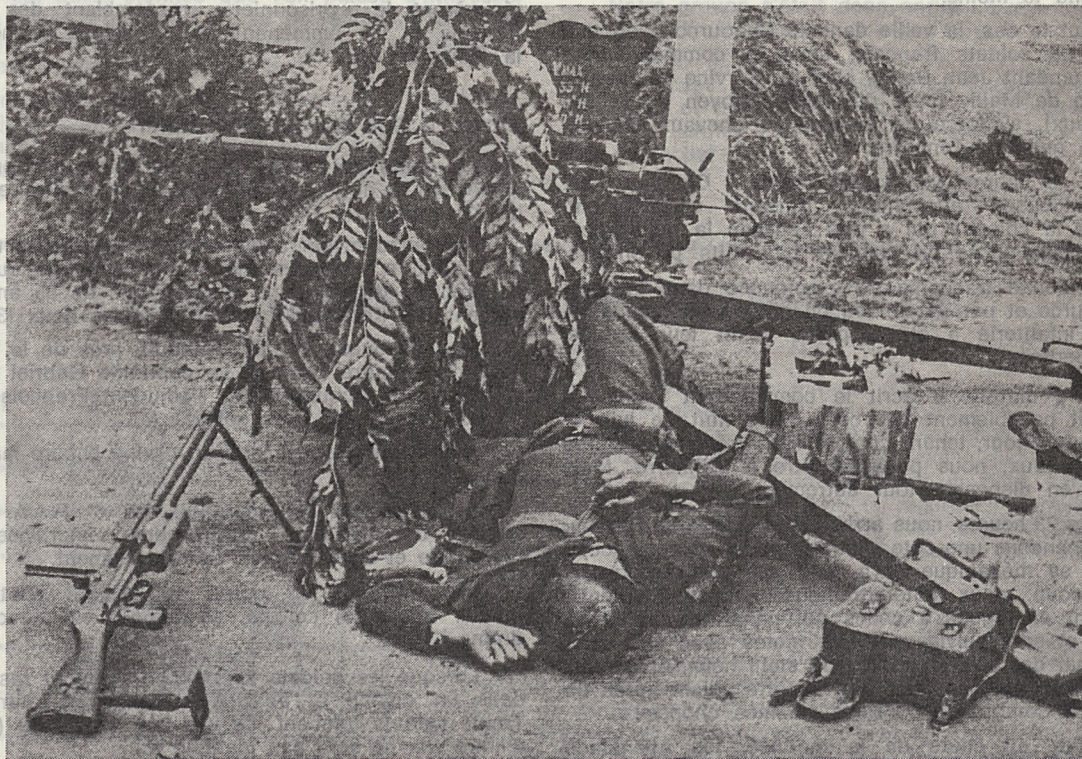
Tout en préparant le quatrième et dernier tome de son Histoire de la ligne Maginot qui sera sans doute publié à la fin de l'année, Roger Bruge a voulu marquer à sa manière le quarantième anniversaire des combats de juin 1940.

Depuis treize ans, ses recherches sont allées à contre-courant des idées reçues sur cette défaite que les Français connaissent encore très mal. Sedan, Dunkerque, les cadets de Saumur et Montcornet restent les seuls pôles d'attraction des historiens. Pourtant, lorsque les Panzerdivisionen de Guderian atteignent la frontière suisse, le 17 juin, elles réalisent un des plus grands encerclements de l'Histoire ; celui de quatre armées françaises, soit 500 000 hommes. Deux fois plus qu'à Stalingrad dont le nom est dans toutes les mémoires !

Avant de raconter l'histoire inédite de ces armées encerclées dans Les Combattants du 18 juin, le tome IV de l'œuvre la plus importante réalisée à ce jour sur 1939-1940, Roger Bruge a voulu traiter son sujet par l'image. Pourquoi ? Pour éviter que restent à jamais dans ses tiroirs les centaines de photos qu'il a découvertes au fil des années dans des archives officielles comme celles de l'ECPA d'Ivry, au Bundesarchiv de Coblenz, mais également chez les anciens combattants allemands et français. Beaucoup de photos inédites dans cet album mais en même temps des informations. Pour la première fois, on verra de façon concrète que le soldat français de juin 1940 a été vaincu par l'impréparation de son pays à la guerre et par son propre épuisement plutôt que par le manque de courage. Quand on jette 500 000 hommes sur les routes de la retraite, sans appui aérien, on sait qu'ils vont souffrir de la faim, de la soif, du manque de sommeil, qu'ils se batront le jour et feront chaque nuit des étapes de trente à quarante kilomètres, mais pendant combien de temps peut-on vivre dans ces conditions ? Les plus robustes, les caractères les mieux trempés ont tenu dix jours. Qui aurait pu faire mieux ?

« Pour la première fois de ma vie, écrit dans ses carnets le lieutenant Nicolas, du 156<sup>e</sup> RIF, j'ai dormi en marchant, comme les chevaux ».

Ces hommes épuisés se sont-ils au moins battus ? Roger Bruge, qui a puisé ses renseignements aux meilleures sources, parle avec précision des pertes enregistrées pendant le « mois maudit » par les régiments français. Avec l'autorisation du Secrétaire d'Etat aux Anciens combattants, il a consulté les archives du Service des sépultures militaires et retrouvé tous les procès-verbaux rédigés en 1940-1941, lors de l'exhumation pour identification des soldats tombés au mois de juin. Il a également reçu des mains de Mme Robardet les archives de son mari qui fut, de 1940 à 1942, le chef du « Graber Kommando Robardet », un groupe de prisonniers de guerre français qui donnèrent une sépul-



Un canon antichars camouflé sous une branche feuillue, un FM chargeur engagé, une caisse de projectiles de 25 et un grenadier polonais tué à son poste de combat le 18 juin.

Suite page suivante.

ture décente à plus de 2 500 tués de 1939-1940 inhumés sommairement dans la Moselle, département auquel les autorités allemandes d'occupation refusaient l'accès à l'administration française.

Les chiffres produits par l'auteur de *Histoire de la ligne Maginot* sont impressionnants et l'on s'aperçoit que durant le « mois maudit » la mort a frappé chaque jour dans des centaines de villages, pendant les combats en retraite et au cours des bombardements aériens. Le 14 juin, deux régiments de la 3<sup>e</sup> DIC du général Falvy se battent pour Verdun et laissent plus de 180 tués sur les pentes de la cote 304 et du Mort-Homme. Le 6<sup>e</sup> DIC du général Gibert qui s'accroche aux lisières de l'Argonne enregistre 287 morts sur le territoire de treize communes. « Je les ai comptés ! » dit Bruge. La 3<sup>e</sup> DINA du général Mast qui tente de barrer la route de Saint-Dizier à Guderian perd plus de 200 tués au nord de Vitry-le-François. Dans une seule journée ! Sur le front de Toul, 183 morts seront inhumés après les combats des 19 et 20 juin. Sur le canal de la Marne au Rhin, les corps d'armée des généraux Hubert et Lescanne accusent 660 tués le mardi 18 juin. A Saint-Germain-sur-Meuse et à Ourches, où l'auteur a consulté les archives municipales, il a trouvé une liste de 128 morts tombés eux aussi le 18 juin. 128 morts pour deux villages alors que 104 coloniaux (la plume hésite à écrire « seulement ») ont perdu la vie en 1916 lors de la reprise du fort de Douaumont. Les bilans quotidiens de juin 1940 ne sont donc pas éloignés des sanglants niveaux de 1914-18.

Dans son album, Roger Bruge révèle aussi les premiers crimes de guerre commis par la Wehrmacht qui a fusillé des prisonniers français en uniforme à Dompail, à Dounoux et à Bruyères, dans les Vosges, ainsi qu'à Sainte-Suzanne, près de Montbéliard. Crimes oubliés et demeurés impunis. Rappelons également la bataille du 14 juin dans la trouée de la Sarre, une bataille dans laquelle le général von Witzleben utilisa un appui d'artillerie qui rappelle les grandes concentrations de 1916 devant Verdun : plus d'un millier de tubes sur 28 km de front, entre Saralbe et Puttelange (Moselle). Autant que devant Cassino trois ans plus tard ! Autant que pour reprendre El Alamein ! Et 550 morts dans le camp français ce jour-là !

« J'ai voulu écrire cet album, explique Roger Bruge, parce qu'on mourait beaucoup en juin 1940, et que les Français n'ont pas encore pris conscience de cette réalité, même si quarante années se sont écoulées ».

#### LE « MOUCHARD »

Quand ils évoquent la guerre, le « mois maudit » et les armes de l'adversaire, les Français emploient toujours le même répertoire : Stukas et panzers, panzers et Stukas. Certes, le rôle du tandem char-avion fut important et ceux qui ont vécu les grandes offensives allemandes savent à quel point ce facteur a été déterminant mais le combattant de juin 1940, celui qui reste en arrière-garde pendant la terrible retraite, conserve au fond de lui-même une autre hantise, celle du Henschel 126. Cet excellent appareil d'observation qui a toutes les audaces à basse altitude est surnommé, selon les secteurs, le « coucou », la « pétrolette », le « teuffeuf », mais le surnom le plus connu, parce que le plus expressif, c'est le « Mouchard ».

Dès qu'une résistance se manifeste, bloquant l'avance allemande, le « mouchard » arrive en vrombissant, tourne comme un gros frelon au-dessus de l'adversaire, signale par radio les positions repérées et attend les premiers tirs d'artillerie pour les faire allonger ou raccourcir. Combien de batteries françaises, de nids de mitrailleuses, de chars embossés furent repérés par le « Mouchard » et signalés sur-le-champ à l'artillerie qui les détruisit avec une précision quasi diabolique.

Le capitaine Dreyfus, officier adjoint du II/311<sup>e</sup> régiment d'artillerie légère portée, traduit fidèlement dans son rapport la « grogne » des unités françaises « mouchardées » par le Henschel : « Tous les emplacements du groupe, tous ses déplacements furent connus

ou suivis par l'aviation ennemie ; des tirs de destruction, de harcèlement ou de neutralisation furent faits sur ses batteries, tirs réglés, observés par avion, sans que les appareils amis interviennent ».

Des centaines d'officiers, souvent des artilleurs, exhalent la même plainte, sous des formes diverses mais avec la même conviction : le Henschel est plus dangereux que tout car il est l'ŒIL des éléments de reconnaissance qui ouvrent la route au groupement Guderian et celui de tous les artilleurs ennemis.

(Copyright Editions Fayard, Paris. Prix F. 160,00).

Nous remercions l'auteur et l'éditeur d'avoir autorisé la reproduction de ces deux textes et des photographies.



Le 9 juin, les premiers prisonniers français capturés au sud de l'Aisne, sont ramenés en barque sur la rive nord tenue par les Allemands.

« ...Le destin des nations se forge dans l'épreuve. Par un tour de passe-passe de l'histoire et bénéficiant sans aucun doute du crédit que lui avait ouvert son épuisante contribution à la victoire de 1918, la France écrasée en 1940 s'est retrouvée quatre ans plus tard dans le camp des vainqueurs. Ayant dès le départ escamoté les causes de sa défaite, elle a préféré mettre ensuite entre parenthèses cette courte période et lui substituer les péripéties glorieuses de sa résistance à l'occupant et de sa participation limitée à l'effort de guerre allié.

« Justifiée et encouragée par les gouvernants en un temps où le pays devait retrouver son unité et reconquérir

sa place parmi les grandes nations, cette attitude collective n'a finalement pas permis au pays de procéder à la révision des valeurs et des comportements qui aurait dû être la conséquence positive d'un désastre d'une telle ampleur. Les exemples de l'Allemagne et du Japon sont là pour montrer que, comme les individus, les peuples peuvent dériver une nouvelle force de leurs échecs.

« Ce livre n'aura pas été inutile si, en même temps qu'un témoignage sur les combattants de 1940, il peut contribuer à tirer le profit d'une des leçons les plus chèrement acquises de notre longue histoire ».

Michel COANET.

## LE TRAGIQUE PRINTEMPS 1940 DANS L'AUBE

### XV. - 16 JUIN : LES DERNIERS COMBATS

Récit paru dans « L'Est-Eclair » en 1980.

Communiqué par M. L. Boulanger, 9, place de la Cuve, 10110 Bar-sur-Seine.

Les derniers combats vont se dérouler le dimanche 16 juin. Les colonnes allemandes peuvent déboucher librement de Troyes en force en direction de Châtillon et de Montbard. Les Panzerdivisionen progressent par les routes nationales. Des éléments légers vont nettoyer les espaces situés entre les grandes routes, espaces où vont s'organiser un certain nombre d'îlots de résistance.

La nuit précédente a été splendide. C'est une belle nuit de juin. Souvent, l'ennemi surgit aux endroits où on l'attend le moins.

Ce fut le cas, la veille dans le Chaourçois, où une colonne de soldats français, sous le commandement du commandant Jean Dailly, chef du Service vétérinaire du Camp de Mailly (père du libraire troyen de la rue Champeaux), s'efforce de sauver les chevaux de son unité en gagnant Tonnerre.

Vers 19 heures, ils avaient croisé à Chamoy deux automitrailleuses allemandes (faisant certainement partie de la colonne qui a pris Estissac la nuit précédente). Celles-ci ne les avaient pas faits prisonniers.

La colonne française s'est enfoncée dans la forêt de Chaource et par Avreuil où un groupe de reconnaissance d'infanterie a été dispersé avant leur arrivée, gagne Bernon.

« Notre marche a écrit le commandant Dailly (1) continuait paisiblement par cette belle nuit de juin et avant le petit jour, tenant compte des arrêts nécessaires à nos chevaux, nous pensions être à Tonnerre. Mais l'ennemi en disposera tout autrement.

« Vers 23 heures, nous arrivons au village de Bernon, nous descendons une côte. Notre conducteur est occupé à serrer sa mécanique et à tenir ses chevaux quand tout à coup, deux automitrailleuses nous doublent... Elles sont analogues à celles qui nous ont croisés à Chamoy et sont suivies par des motos avec side-cars, montés par des soldats coiffés du stahl helm, et d'automotilitaires, ce qui nous fait dire à notre voisin après un emprunt à Cambronne : « Nous sommes chopés ! ».

Ailleurs, au cours de la matinée, les Allemands entreprennent de nettoyer la rive droite de la Seine.

Au petit jour, ils occupent Lavau où nous avons laissé la veille des hommes exténués.

Trois familles rémoises préparent le petit déjeuner :

« Ils nous servent du café bouillant que nous apprécions. Dans la cour est venue se ranger la voiture du colonel, commandant le 115<sup>e</sup> R.I. dans laquelle se trouve le sergent-chef Bouvet. Il ignore ce qu'est devenu son colonel. Un soldat allemand venu en isolé a été désarmé. Il est couché placidement au milieu de soldats français qui, exténués, dorment.

« Les Allemands surviennent, fusil au poing. Ils récupèrent le « prisonnier », rassemblent des soldats français et les emmènent. Nous restons cachés dans la maison » (2).

#### DANS LE SUD DU DEPARTEMENT

Au cours de l'après-midi, les Allemands procèdent également au nettoyage de la zone située entre les routes de Chaumont, de Dijon et de Tonnerre.

A Montaulin, par exemple, les soldats d'un régiment de Tirailleurs Marocains, livrent un combat de rues sous la direction du capitaine Bégard, âgé de 35 ans, et le sergent Bel Kébir qui tombent tous les deux (3).

Plus à l'ouest, à Saint-Thibault, près de la R.N. 71, se livre un autre combat. Le capitaine Gabriel Vachier, le lieutenant Jacques Tisier, l'adjudant François Brunet, tombent ainsi que trois soldats (4).

A Jully-sur-Sarce a lieu un drame encore mal expliqué.

Des éléments du 151<sup>e</sup> R.I., du 6<sup>e</sup> R.A.A. et des soldats de différents recrutements, improvisent une résistance et se défendent courageusement.

Les Français au cours du combat abattent un officier allemand, ce qui, semble-t-il, va provoquer le drame.

Lorsque les soldats se rendent, ils sont rassemblés dans un champ et abattus à coups de mitrailleuse. Trente soldats tombent les uns sur les autres (5). L'un d'entre eux ne sera pas identifié (6).

Ce drame est resté jusqu'à présent assez obscur, car l'élimination physique de prisonniers fut très rare en 1940.

A. BEURY, « L'Est-Eclair ».

#### PROPOS

Lors de l'Assemblée générale du 24 février 1990 (Section de Fontainebleau) de Rhin et Danube, le Président Guillot, dans son rapport moral, a dit :

« L'évocation de la guerre 39-40 semble encore répugner à certains Français.

« Est-ce la crainte de voir s'entrebâiller certains dossiers faisant apparaître et éclater au grand jour la vaine répartition des responsabilités ou les défaillances entre la troupe et l'encadrement ?

« A l'ouverture du deuxième conflit mondial, l'état militaire de la France présentait un curieux mélange de contrastes.

« L'armée de terre juxtaposait un ensemble disparate de blindés de qualité, d'artillerie dont le matériel était en grande partie celui de 1918, d'une infanterie à l'équipement aussi surprenant qu'hétéroclite.

« Et la ligne Maginot, n'a-t-elle pas joué le rôle dissuasif qui était le sien jusqu'au bout d'une campagne dont elle eut l'amer honneur de tirer les derniers coups de canon ?

« Et tous ces jeunes Français qui passèrent sans transition de l'état de combattant à celui de prisonnier !

« Ils ne se seraient pas battus ?

« Tous ceux à qui il fut volé 5 années d'une jeunesse qui ne reviendrait plus jamais, s'aperçurent en 1945 qu'ils n'avaient pas la faveur du public.

« Cette armée fut sévèrement critiquée, mais les soldats de cette époque ne fuyaient pas comme certains prenaient plaisir à le dire et à l'écrire.

« Ils ne refusèrent pas le combat et nombreux furent ceux qui accomplirent des actes d'héroïsme.

« Aujourd'hui, les historiens cherchent à les mettre enfin à leur vraie place ».

Transmis par notre ami de l'Amicale, L. GAUDRON, membre associé de « Rhin et Danube » et publié avec l'autorisation de l'auteur.

(1) M. Jean Dailly « La triste odyssee d'un convoi de chevaux éclopés jeté en pleine tourmente ». Almanach de l'Est-Eclair de 1965, p. 114.

(2) Mémoires inédits du général Rouyer.

(3) Etat civil de Montaulin du 16 juin 1940.

(4) Etat civil de Saint-Thibault du 16 juin 1940.

(5) L'Est-Eclair du 4 novembre 1945, p. 2.

(6) Etat civil de Jully-sur-Sarce du 16 juin 1940.

# Mai - Juin 1940

## Les mois maudits

### LE ROMAN D'UNE VRAIE DEBACLE

Le 7 septembre 1939 je suis muté au 142<sup>e</sup> régiment d'artillerie lourde. Je quitte Versailles et rejoins la zone des armées. Au terme de mon voyage je découvre ce régiment où tout est nouveau pour moi. Je suis affecté à la 7<sup>e</sup> compagnie installée à proximité de Lixing les Saint-Avoid petite bourgade de la Moselle. Les habitants ont quitté les lieux et abandonné tous leurs biens. Ils sont partis vers des lieux plus cléments avec pour bagages leurs souvenirs et une valise à la main. Seuls trois hommes âgés sont restés. Ils parlent couramment l'allemand alors qu'ils s'expriment dans un français approximatif. Munis d'un laissez-passer délivré par l'autorité militaire française ils vont d'un village à l'autre sans être inquiétés. Plus tard nous apprenons que ces hommes sont des espions au service des Allemands. Ils disparaissent dès qu'ils se rendent compte qu'ils sont surveillés échappant de justesse à une arrestation pour espionnage.

Bâtie au milieu d'un vaste enclos l'église est en retrait de la bourgade. Le presbytère est occupé par les officiers, le sous-sol par les sous-officiers de la compagnie et les locaux attenants par la troupe. Je m'habitue vite à cette vie nouvelle qui, il faut bien l'avouer, manque de relief. Effectuer les corvées quotidiennes, creuser des tranchées, construire des abris, autant d'activités qui meublent notre emploi du temps. Les jours et les semaines passent, le front est muet ou presque. Face à face deux armées s'observent mais ne semblent pas pressées d'en découdre, c'est la drôle de guerre. Et l'hiver s'installe confortablement, il fait froid, la neige tombe en tourbillonnant. Gants et passe-montagnes nous protègent des morsures de cet hiver 39-40 particulièrement rigoureux.

Enfin une bonne nouvelle qui secoue notre apathie, elle concerne les départs en permission. Un tour est établi, les pères de famille partent en priorité, puis les mariés sans enfant et enfin les célibataires. A la fin du mois de mars 1940 je retrouve ma famille après huit mois d'absence. Les bons moments passent vite, ma permission terminée c'est le retour au front. J'arrive pour assister à un combat aérien, puis l'artillerie adverse prend le relais, sa mauvaise humeur est de très courte durée.

Le printemps est là ignorant les turbulences de ce monde. Emervillé par les floraisons printanières j'attarde mon regard sur cette nature si belle, si généreuse alors qu'en ces premiers jours de mai tout est calme, il ne se passe absolument rien sur le front. Ce calme est de mauvaise augure parce que le charme de la drôle de guerre sera bien rompu un jour. Ce jour-là, le 10 mai 1940, les Allemands attaquent, envahissent la Hollande puis la Belgique. Le 15 mai l'armée hollandaise dépose les armes. Ce même jour c'est le début de la bataille sur la Meuse. La Wehrmacht multiplie ses assauts contre notre front de Sedan à la Moselle. Le 17 des éléments blindés allemands pénètrent à l'intérieur du dispositif des troupes françaises incapables de colmater la brèche. Les combats continuent à l'avantage de l'adversaire. Pour les Allemands tout se déroule avec aisance et bonheur. Ainsi vont les choses sous le beau ciel de mai 1940 dans une France que la guerre totale surprend et réveille.

Dans mon secteur la guerre ne change guère de rythme. Prudents, les Allemands évitent de s'en prendre aux défenses de la ligne Maginot préférant attendre le moment opportun pour la contourner.

Le temps passe et sous le soleil ardent de juin la bataille de France entre dans une phase décisive. Les nouvelles qui nous parviennent ne sont guère rassurantes. Le 14 juin les Allemands entrent à Paris, c'est la fin de nos illusions. Ce même jour grand branle-bas l'adversaire se réveille et se déchaîne, sa poussée irrésistible nous oblige à abandonner nos positions.

Nous profitons de l'obscurité pour décrocher et c'est une longue marche dans la nuit sans le moindre instant de repos. Au lever du jour le combat reprend. Mais, maîtres de cérémonie de cette tragédie, les stukas allemands bombardent, mitraillent, pilonnent tout ce qui s'oppose à la progression de la Wehrmacht, obligeant les soldats à se terrer, brisant leurs nerfs, les empêchant de résister. Le soir venu nouveau repli vers le sud. Désormais les localités que nous traversons ne sont pas évacuées. Sur les routes, mélangés aux militaires et dans un bric-à-brac indescriptible, des paysans suivent en voiture, à pied, des vieillards, des femmes avec leurs enfants fuient l'avance ennemie. Chaque déplacement constitue un difficile voyage sous les bombardements au milieu des encombrements provoqués par les civils et les militaires en déroute. La retraite se poursuit ainsi jusqu'au cœur de la forêt vosgienne où mon régiment, du moins ce qu'il en reste, est encerclé, puis c'est la reddition.

La France de juin 1940 ressemble à un pommier secoué par les Allemands qui font tomber les pommes, c'est la vraie débacle. Face à une armée française prisonnière de formules dépassées, l'armée allemande dotée d'un matériel moderne a, par sa mobilité et sa souplesse, gagné la bataille. Le 25 juin la guerre est finie. Plus de combats, plus de panzers sur les routes, plus de stukas dans le ciel alors que les marches épuisantes vont continuer sur le chemin de la captivité. Vaincue, humiliée, la France est meurtrie par la dimension et l'ampleur de sa défaite; c'est dramatique.

Prisonnier je subis le diktat et la vindicte du vainqueur. Dès lors je découvre que la liberté est un bien inestimable que l'on ne connaît que lorsqu'on l'a perdue. Amer, déçu, désespéré, mon cœur s'ouvre à la souffrance. Je suis un paumé parmi des milliers de paumés.

Et voici que tout à coup un merveilleux rayon d'espoir traverse la zone d'ombre qui m'entoure. Alors que je repasse mes souvenirs je pense à ma mère qui, lorsque j'étais enfant me disait : « Chaque jour qu'il nous est permis de vivre est un cadeau. Sur notre terre cahoteuse pour vaincre les grandes peines il faut toujours s'efforcer de vivre dans la joie parce qu'elle est contagieuse et

un baume pour les cœurs accablés. Si malgré tout nous sommes tourmentés par quelque épreuve que nous n'arrivons pas à surmonter ayons le courage de l'affronter ».

Cette thérapeutique a été ma bouée de sauvetage. Elle m'a donné la force de lutter, de faire face à l'adversité et de surmonter tous les obstacles rencontrés sur la route d'une captivité qui a duré cinq longues années.

Cela étant j'éprouve le besoin d'aller à la recherche des responsables de cette tragédie. Aujourd'hui encore quelques voix s'élèvent mettant en cause la bravoure des soldats français pendant la drôle de guerre. Ils ne sauraient être considérés comme les artisans de la défaite parce qu'ils ont accompli leur devoir face à un adversaire puissant, surarmé. Au cours des six semaines de combat 120.000 d'entre eux sont tombés sous les coups de l'invasisseur soit un nombre supérieur à celui de la bataille de Verdun pour une période de durée égale. Non, la bataille de France n'a pas été un divertissement.

A ce drame immense il convient de trouver les vrais responsables. Qui sont-ils ? Ce sont ceux qui ont eu le redoutable privilège de tenir les rênes du pouvoir avant et pendant cette guerre. Par leur laxisme, leur imprévoyance, leurs attermolements successifs ils n'ont pas su sauvegarder la paix. Ils n'ont pas eu la volonté ni le courage de mettre un terme, en temps opportun, à l'ambition démesurée et aux convoitises de celui qui a été le maître de l'Allemagne et l'un des plus grands tyrans de l'histoire.

Robert AIGUILLON.

### TEMOIGNAGE

Après l'étude très poussée et non moins intéressante du médecin-général SALVAGNIAC, parue dans Le Lien de mars 1990.

Passionné d'aviation depuis son enfance, un ancien prisonnier de guerre mosellan, Adelin Robert, a donné ses impressions de guerre au journal « Le Républicain-Lorrain-Magazine » de février 1990 et notamment sur l'action de l'armée de l'air à laquelle il était affecté en 1939-1940.

Le texte ci-après est un extrait des souvenirs ainsi recueillis :

« La mobilisation générale le retrouve affecté comme mécanicien-navigant-mitrailleur à la base de Chanteraine, près de Cherbourg. « Là le commandant me propose des vols d'essais, des convois. Vous savez, on avait toutes sortes d'appareils, c'était des tas de tôles, des cercueils volants ». Notre homme ne pouvait en rester là; il parvient à se faire affecter dans une escadrille de chasse, à Querveville. Avec leurs Potez 63, les Français font ce qu'ils peuvent contre les Messerschmitt et Stukas ultramodernes. Une quarantaine de missions de surveillance au-dessus des côtes de la Manche et de mitraillage de convois, dans sa tourelle de queue le mitrailleur Robert abat 28 appareils ennemis. Blessé au combat — un éclat de métal lui reste fiché dans l'oreille — il poursuit avec ses camarades une lutte désespérée, « quand ils nous voyaient arriver, les Allemands rigolaient. C'était foutu d'avance, ça tout le monde peut vous le dire ». La fin de l'armée française est proche. « Les Anglais devaient venir nous chercher, mais on ne les a jamais vus. Ceux-là, c'est pas mes copains ! Quand on a su que les Allemands étaient à Brest, on a pris un engin avec mes deux mécaniciens rampants et on est parti. On a été fait prisonniers le 18 juin 1940, le jour de mon anniversaire, et le jour de l'appel du général de Gaulle ».

Transmis par Pierre Durand, de Pont-à-Mousson.

— ★ —

### A L'OCCASION DU CINQUANTENAIRE

Un grave problème se pose à la maison... Elle est envahie de la cave au grenier en passant par l'appartement, de livres, de revues et de coupures de presse, le tout consacré essentiellement à l'histoire : 1870 / 1914 - 1918 / et celle qui nous concerne plus directement, 1939 - 1945.

Mon épouse est effrayée, que dis-je, effarée par cette prolifération qui résulte de ma boulimie de lecture !

Elle est aussi étonnée que l'on puisse s'intéresser ainsi au passé « guerrier » et se demande s'il est bien nécessaire que se constitue un dépôt « clandestin » d'archives qu'elle dit déjà mortes !

La recension de ce dépôt, important à mes yeux, et dont je ne saurais me séparer, n'est pas mon propos. Je souhaiterais seulement que toute cette documentation serve tout d'abord d'hommage à nos compatriotes et à nos compagnons morts au combat pour la Patrie.

## Mots croisés n° 464 par Robert VERBA

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I									
II									
III									
IV									
V									
VI									
VII									
VIII									
IX									

### HORIZONTALEMENT :

- I. - Il y en a plus d'un, et en France ceux de Cannes sont très appréciés. — II. - Montait au nez chez nos anciens. - Personnage de laquais. — III. - Terme de respect équivalant à mère. - Celui d'or est une période d'éclat. — IV. - Rendre moins dur. — V. - Nous la subissons tous. - Connu. - Doubé pour un petit parisien. — VI. - En lui ajoutant son âge on peut la regarder. - Argile creuse. — VII. - Chemise brune. - Roulement très bref. - Copain. — VIII. - Ecoutées et convenues. — IX. - Remise en bon état.

### VERTICALEMENT :

1. - Terminer définitivement quelque chose, de façon qu'on n'ait plus à y revenir. — 2. - Ses idées ont une prédominance amoureuse. — 3. - Perçu une odeur. - Petit saint renversé. — 4. - Apparu. - Indemnité versée aux militaires. — 5. - Cinéaste néerlandais qui a tourné de nombreux documentaires dont, en 1975 : « Comment Yu-Kong déplaça les montagnes ». - Recueil de récits plaisants. — 6. - Se rend. - Ce que quelqu'un peut légitimement réclamer. - Article partitif. — 7. - Rouspéta, en montant. - Accompagne souvent le hareng. — 8. - Justifiée. — 9. - Désinfecte les plaies et détruit les microbes.

Solution en page 5.

Sans cesse tourné vers ma bibliothèque, je reprends en main ces documents qui m'offrent une possibilité sans pareille de références sur tel ou tel fait de guerre, très peu connu ou, même, tombé dans l'oubli.

Possédez-vous aussi ces ouvrages de tant d'auteurs que je ne citerai pas de peur d'en oublier, qui se sont penchés des années durant sur cette période longtemps laissée dans l'ombre ? Que d'années, d'heures passées à la recherche de témoignages précis pour reconstituer des faits et des événements et, ainsi, apprendre à tous comment 120.000 des nôtres ont donné leur vie lors de la campagne de France 1939-1940.

Découvrez ces auteurs, historiens ou témoins. Les récits des anciens prisonniers de guerre, évadés ou non, sont des repères précieux à ne pas négliger. Et les extraits découpés dans la presse servent de relais et sont à conserver à ce titre.

Notre journal Le Lien, précieusement rangé par année, nous montre, en relisant la collection, des équipes de camarades soucieux de nous fournir des informations intéressantes, de maintenir la camaraderie et l'amitié entre les anciens prisonniers de guerre, sans distinction de stalags, d'oflags (camps d'aspirants inclus), toute polémique exclue, bien sûr.

Prisonniers de guerre, nous étions les vaincus d'un premier temps, mais nous gardions dans nos cœurs la flamme de l'espoir en la victoire finale...

Pour le cinquantième anniversaire des dramatiques journées du printemps 1940, souvenons-nous de nos morts, de nos blessés, honorons-les, faisons-les honorer, ne les oublions jamais !

P. DURAND.

## EN HOMMAGE AUX TROUPES COLONIALES DE LA BATAILLE DE FRANCE 1939-1940

### LE SÉNÉGALAIS

Notre petite troupe reconstituée, personne ne manquait à l'appel, nous reprenions notre marche lorsque Fertrey buta dans un corps. Il s'agissait d'un mulâtre qui devait appartenir à un régiment de tirailleurs et qui geignait doucement, inconscient.

Rigny lui versa quelques gouttes de rhum entre les lèvres, l'effet fut immédiat, le blessé remua. Le sang qui tachait sa capote provenait de son cou qui avait été traversé de part en part par une balle.

Le pauvre ne pouvait plus parler, il cria cependant lorsque l'alcool de Rigny prit contact avec sa plaie. Nanti d'un pansement assez sommaire, le blessé se remit debout; il portait bien plus de cinq kilos de cartouches sur lui et ne prétendait pas s'en défaire, il chercha longtemps un objet qu'il trouva : c'était son fusil mitrailleur qu'il remit sur son épaule.

Nous admirions cet homme qui devait souffrir terriblement et qui ne semblait pas tellement se soucier de sa blessure.

Mais le temps passait et il nous fallait quitter la ville au plus tôt car l'air était irrespirable et la crainte de voir venir et de subir l'assaillant par les airs nous tenaillait.

Nous avons eu du mal à contourner Valenciennes et, quelques kilomètres plus loin, alors que nous faisons une petite pause, devinez qui nous suivait et qui nous rattrapa; son fusil mitrailleur sur l'épaule et son chapelet de munitions ? Notre mulâtre, son pansement autour du cou.

Le pauvre mangeait et but avec difficulté ce qu'on put lui offrir et je crus voir sur son visage une lueur de reconnaissance.

A partir de ce moment, il fut adopté par toute la troupe et il ne nous quitta plus.

Lintz, qui avait des talents d'infirmer, décrocha le pansement et regarda de plus près : le cou était bien percé de part en part, mais du moment que le blessé mangeait et respirait, il ne fallait pas trop s'inquiéter.

Il ne parlait pas et nous expliqua par gestes et par quelques syllabes qu'il se trouvait au nord de Lille et que son unité avait eu un accrochage avec... les Anglais... qui avaient été pris pour des Allemands, et vice-versa, bagarre qui avait duré deux heures et qui avait fait beaucoup de « foutus » parvenait à dire le mulâtre qui, peu à peu, reprenait l'usage de la parole.

Notre groupe s'était donc enrichi d'une unité en la personne du Sénégalais; c'est d'ailleurs par ce nom qu'il fut baptisé.

Handicapé par sa blessure et aussi le poids de son arme et de ses munitions qu'il prétendait ne pas quitter ni confier à l'un de nous, il suivait le mouvement sans broncher (...).

Suite page 4.

C'est un peu avant Steenvoerde que nous avons encore subi une sérieuse alerte : un gros bombardier qui venait de la direction de la mer, volant à basse altitude, vint droit sur nous qui étions à découvert.

Nous nous sommes aplatis sur place tandis que le Sénégalais se mettait en batterie. Avec soin, sans s'émouvoir, il visa, tira une rafale au moment opportun. Je l'ai bien observé, je suis sûr qu'il a fait mouche, l'avion était tellement bas qu'il ne pouvait pas manquer de lui envoyer du plomb.

Ce qui est à retenir, c'est que, par bonheur pour nous, le bombardier n'a rien lâché et que c'est peut-être aussi le Sénégalais qui a précipité la fin de ce semeur de bombes qui est allé s'écraser quelques centaines de mètres plus loin avant de s'enflammer et d'exploser.

Le Sénégalais était fou de joie, il était heureux : il avait abattu son avion. Il s'était vengé, mais il n'était pas fier pour cela ; et c'est à ce moment que nous avons pris conscience qu'il nous donnait une belle leçon, j'allais dire de patriotisme ; mais c'est peut-être le mot, car lui qui était Français par la force des choses, au moins il ne se laissait pas faire : il ripostait, il réagissait, il se bagarrait, alors que nous autres soldats, serviteurs de la Patrie, nous ne cherchions qu'à sauver notre peau...

Ce sentiment d'infériorité face à cet homme qui se battait avec son cœur de patriote, qui refusait la défaite, je crois qu'il nous est tous venu en même temps. Le lieutenant qui avait deviné nos pensées ne put s'empêcher de nous dire au bout d'un moment de réflexion : « Prenons-en de la graine ! »

Grâce aux bons soins de Lintz, notre infirmier, la blessure au cou de notre héros se cicatrissait et aucune complication n'était à craindre, ce qui satisfaisait toute l'équipe qui était aux petits soins auprès de cet homme dont on ne connaissait même pas le prénom et que l'on devait appeler par un numéro matricule dans son régiment.

Il était content de son nom « le Sénégalais » et, comme un pauvre chien recueilli, sa reconnaissance était immense. Il n'avait jamais eu l'habitude d'être traité en frère et je suis persuadé que, pour la première fois de son existence, en son cœur naissait un sentiment d'amitié, de considération, qu'il ne connaissait pas.

#### PAUVRE SENEGALAIS

Mais où était passé encore une fois le Sénégalais ? Il manquait à l'appel. On le chercha longtemps, demandant à tous ceux qui passaient s'ils n'avaient pas aperçu un mulâtre avec un bandeau autour du cou.

Finalement, un Spahi nous apprit qu'il en avait vu un, étendu sur le trottoir à proximité d'un carrefour, à deux cents mètres environ. Il n'avait pas été ramassé, donc il était mort.

Ce fut la ruée vers l'endroit indiqué. Il y avait bien deux soldats allongés l'un près de l'autre, mais pas de Sénégalais.

Tout à coup, je l'aperçus, ça ne pouvait être que lui avec son bandeau un peu crasseux autour du cou, il était assis par terre, le corps adossé à un mur, les bras ballants, tête inclinée. On aurait cru qu'il dormait, du sang déjà sec maculait son visage, sa capote et son pantalon.

Sans dire un mot, nous nous sommes agenouillés autour de lui, les larmes aux yeux. A ses pieds gisaient des pièces détachées de son fusil-mitrailleur, une main tenant encore la crosse de l'arme et, entre les doigts crispés de l'autre main, se trouvait une vis d'assemblage. Il ne possédait pour ainsi dire plus de cartouches.

Tous, nous avons compris que, fidèle à sa volonté de défendre la Mère Patrie, il avait dû bien des fois faire usage de son arme sur les avions, celle-ci avait dû s'enrayer alors il s'était tout simplement assis, et sous le bombardement, il avait démonté son fusil et avait tenté de le réparer. C'est alors qu'il avait été touché par des éclats.

Machinalement, je lui enlevai son casque et c'est en lui passant la main sur le front que je m'aperçus qu'il était chaud.

Avec précaution, nous l'avons transporté à l'intérieur d'une maison et déposé sur un lit. Lintz le déshabilla. A part une bonne entaille à une cuisse, une blessure plus sérieuse à un bras et une joue tuméfiée, on ne découvrit pas l'élément qui semblait lui avoir ôté la vie.

De la large plaie du bras, Lintz put extraire un éclat et, c'est alors que le Sénégalais remua en gémissant.

Dieu soit loué ! il n'était pas mort. Nous étions tous penchés sur lui, il se mit à remuer de plus en plus en gémissant. On tenta de le faire parler mais il était tout à fait inconscient. On lava ses blessures, on trouva tout ce qu'il fallait dans une armoire à pharmacie, il fut pansé puis rhabillé, puis on attendit, car le Sénégalais s'était assoupi, sa respiration sèche au départ redevint plus normale.

Mais que faire de lui ? c'était la question que nous nous posions. Et dire qu'il y a une heure encore, nous disposions d'un camion dans lequel nous avons chargé des blessés, des soldats que nous ne connaissions pas, le véhicule avait pris la direction d'un hôpital où ils seraient bien soignés, et notre pauvre ami, lui, était voué à rester là !

— « Mais au fait, nous ne sommes pas loin de La Madeleine ! »

C'est le lieutenant qui, après avoir regardé sa carte, nous disait que l'hôpital n'était qu'à sept ou huit kilomètres de là.

Il fallait donc y transporter le Sénégalais, mais comment ? De toute façon, on ne pouvait pas le laisser comme cela car, à part ses blessures apparentes, il devait se situer quelque chose dans son corps qui lui faisait manifester cette inconscience qui se prolongeait. Il fut décidé de prendre quelques heures de repos, tout en observant un tour de garde pour surveiller le blessé qui bougeait maintenant la tête sans cesse en prononçant des mots inintelligibles, toujours les

mêmes : « dou mou dou mou dou mou doum ».

J'avais pris la garde le premier, assis aux côtés du mulâtre, je lui pris la main entre les miennes comme pour la lui réchauffer. La paume était blanche, et comme ses doigts étaient longs... que pouvait-il faire dans le civil ? Où habitait-il ? Il nous avait dit avoir une seule femme et des enfants, quatre en comptant sur ses doigts. Il ne possédait sur lui qu'un long couteau et une chaîne de métal portée autour du cou et où étaient fixées deux ou trois petites amulettes ainsi que sa plaque matricule de l'armée. Dans ses poches, un chiffon et des balles, beaucoup de balles.

Reverrait-il un jour son soleil de là-bas ? car il nous disait que le nôtre n'était pas bon, n'était pas le même (...).

(Extrait de « Matricule 31173 », René Barbaud.

Que nous remercions !

## UN « COMBAT VICTORIEUX » EN FORET D'APREMONT, LE 17 JUIN 1940

Sur la route de Saint-Mihiel à Apremont-la-Forêt, à l'intersection de la N. 407 et de la route stratégique, se dresse une stèle commémorative. En-dessous d'une Croix de Lorraine portant l'écusson du 155<sup>e</sup> R.I.F. on peut lire :

« Ici sont tombés, le 17 juin 1940, en combat victorieux » (suit une liste de noms de 20 soldats français Morts au Champ d'Honneur).

Ces militaires appartenaient donc au 155<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie de Forteresse. D'où venaient-ils ? Où devaient-ils se rendre ? Comment s'est déroulé le combat dont ce charmant coin de forêt a été le théâtre ? On peut répondre à ces questions en s'inspirant du journal de marche établi par le commandant Levé, du 1<sup>er</sup> bataillon du 155<sup>e</sup> R.I.F.

Mais avant tout, il faut placer l'événement dans son concept historique.

Après la « drôle de guerre », ce fut, le 10 mai 1940, le déclenchement général et brutal de l'offensive allemande. L'ennemi s'acharna sur le point faible de notre défense, sur la charnière de Montmédy. Cependant, aucune attaque d'importance n'avait eu lieu contre la ligne Maginot, négligée par les Allemands dans la hâte d'atteindre la mer.

Ce n'est qu'au début de juin que fut entrepris le vaste mouvement d'encercllement de nos troupes massées en arrière de notre système de défense.

C'est alors que, le 12 juin, un ordre de retraite est adressé aux équipages d'ouvrage et aux troupes des intervalles. Cet ordre concerne, en particulier, le 155<sup>e</sup> R.I.F. qui occupe la position entre Villecloué et Velosnes. Il doit se rendre dans la vallée de la Meurthe, au Sud de Nancy, en vue de participer à la reconstitution des divisions destinées à barrer la route à l'envahisseur.

Pour mieux connaître ce régiment, il faut le suivre dans son repli organisé méthodiquement.

Le jeudi 13, au matin, le 1<sup>er</sup> bataillon, sous les ordres du commandant Levé, constitue l'arrière-garde de la colonne d'évacuation. Une première halte d'étape a lieu, le 13 au soir, au Bois des Caures.

Le 14, la retraite se poursuit. Vers 12 h 30, l'ennemi est arrêté, venant de Beaumont-en-Verdunois, et allant vers Bras-sur-Meuse.

Dans la nuit du 14 au 15, le régiment se porte sur la ligne Dugny-Sommedieu. Le 1<sup>er</sup> bataillon doit tenir l'intervalle entre la Meuse et le Fort d'Haudainville, face au nord. Le 15, à 13 h 30, l'ennemi se présente sur la route Verdun-Fresnes-en-Woëvre. Il s'arrête à l'entrée ouest de Belrupt. Puis des motocyclistes et des fantassins allemands cherchent à déboucher d'Haudainville. Un vif combat s'engage, et qui va durer jusqu'à 21 h 15. Les pertes sont sensibles de part et d'autre. Le lieutenant Chalamy est tué. 50 à 60 blessés sont évacués vers Dieue, ou déposés au passage à Sommedieu.

Dans la nuit du 15 au 16, la marche reprend en direction du sud. Le 16 à 5 heures, le régiment atteint Rouvrois-sur-Meuse où il organise un barrage sur la route, face au nord.

A 13 heures, l'ennemi se manifeste à Bannancourt.

A 14 heures, l'ordre est donné de décrocher, et de se diriger vers Spada où est installé le P.C. du régiment. Après quoi, l'unité se rassemble dans le bois, sur la route Saint-Mihiel-Metz.

A 21 heures, le régiment arrive à l'entrée de Saint-Mihiel occupée par l'ennemi. Il fait aussitôt demi-tour pour prendre un autre chemin, afin de se rendre à Marbotte où il a l'intention de bivouaquer. Le mouvement a lieu pendant la nuit du 16 au 17. Le 2<sup>e</sup> bataillon marche en tête de la colonne qui emprunte l'itinéraire Spada-Savonnières-en-Woëvre, route stratégique.

Le 17, au petit jour, les restes du 1<sup>er</sup> bataillon arrivent à l'ouest de Woinville solidement tenu par l'ennemi.

A 11 h 30, la décision est prise de se rendre à Marbotte par le bois. Un avion ennemi suit le déplacement de la colonne et renseigne, sans aucun doute, le détachement allemand. Celui-ci a le temps d'organiser une véritable embuscade.

Les mitrailleuses sont mises en batterie. Certains tireurs sont grimpés dans les arbres et attendent. D'autres se préparent au combat, camouflés dans le fourré, le doigt sur la détente.

A 17 heures, au carrefour de la route stratégique et de la N. 407, le contact est pris avec les Allemands. Les premiers éléments français sont accueillis à coups de fusil et de rafales de mitrailleuses. Mais la futaie et le sous-bois permettent de trouver rapidement une protection momentanée qui préserve d'une véritable hécatombe. Cependant, un vif combat s'engage sur le champ, provoquant des pertes dans les deux camps.

Subitement, la paix de la forêt s'est transformée en un spectre de guerre. Aux déflagrations des armes se mêlent le sifflement et le claquement des balles, le gémissement des blessés, le râle des mourants.

A 18 heures, les Français décident de forcer le passage, coûte que coûte. Déployés en lignes de tirailleurs, ils procèdent au ratissage systématique des lisières de la forêt.

Avec son canon de 25, le sous-lieutenant Deschars réussit à mettre hors d'usage les deux camions allemands ; mais il est tué en pleine action. Une chenillette armée force sur une mitrailleuse et la réduit au silence. Les deux occupants, le sergent Husson et le tireur Jacquet, trouvent également la mort. La lutte se poursuit sans relâche, dure et implacable.

Surpris par la détermination farouche des Français, l'ennemi se disperse, abandonnant les deux camions et du matériel, un canon antichar, plusieurs mitrailleuses, des morts, des blessés et 14 prisonniers.

Les Français ont eu à déplorer 20 morts et 30 à 40 blessés. C'est le prix de ce combat victorieux. Mais la route est libre, et la retraite peut reprendre son cours.

La lisière sud de la forêt est atteinte vers 19 heures, et, à la nuit, le bivouac s'organise dans les environs de Marbotte. Quant aux blessés, allemands et français (70 à 80) ils sont hébergés et soignés à la ferme de la Commanderie.

Le repos sera de courte durée. Le 18, à 3 h 30, la colonne se remet en marche en direction de Boncourt. Malheureusement, ce village est déjà occupé par l'ennemi qui capture les premiers éléments. Alors, elle s'engage dans le ravin de Pont-sur-Meuse. Un officier allemand se présente en parlementaire et demande qu'on arrête le tir. Le commandant Levallois se rend au P.C. de la division ennemie, en direction de Nancy. Il ne rejoindra plus son régiment. A 15 heures, l'officier allemand exige la reddition pour 17 heures, dernier délai.

Ainsi se termine l'épopée d'une unité militaire particulièrement valeureuse.

Le 155<sup>e</sup> R.I.F. avait effectué un repli de près de 100 km, en 5 jours, dans des conditions difficiles et mouvementées. A plusieurs reprises, il s'est opposé résolument à l'envahisseur. Et dans la Forêt d'Apremont, il a remporté vigoureusement « un combat victorieux ». Son action courageuse mérite d'être évoquée et connue.

Si certains éléments isolés ou égarés ont pu donner parfois l'impression d'une retraite désordonnée, l'impression d'une troupe en déroute, le 155<sup>e</sup> R.I.F. a su garder, jusqu'au bout, sa cohésion, sa discipline, ses armes, ses munitions et son esprit de combativité. Il était digne de son aîné, le 15-5, le Régiment de Commercy. « Apremont se souvient », porte l'inscription.

Mais tous ceux qui passent en ce haut-lieu veulent se souvenir. En se recueillant devant la stèle, en y déposant quelques fleurs, ils accomplissent chaque fois un geste patriotique de piété et de reconnaissance. En même temps, ils honorent tous ceux qui ont participé à ce « combat victorieux », et, en particulier, ceux qui sont morts pour la France, et dont les noms resteront gravés dans ce bloc de pierre pour servir de témoignage et d'exemple aux générations futures.

Chef de bataillon de réserve,  
Nicolas SCHMITT.

Que nous remercions pour sa collaboration.

P. DURAND.

#### RENSEIGNEMENTS COMPLEMENTAIRES

1. - Liste des « Morts pour la France »  
J. Deschars, sous-Lieutenant, Pont-Sainte-Maxence, Oise. P. Candelier, sergent-chef. P. Lesure, sergent-chef. F. Husson, sergent. A. Mortin, caporal, E. Sinagra, caporal. F. Carpentier, soldat. P. Charlier, soldat. R. Chilard, soldat. G. Cognet, soldat. M. Combrouse, soldat. J. Dewilde, soldat. G. Jacquet, soldat. R. Laurent, soldat. R. Millet, soldat. L. Neel, soldat. E. Pacot, soldat. P. Paillé, soldat. B. Parmentier, soldat. E. Soria, soldat.
2. - Ces 20 soldats ont d'abord été inhumés au cimetière d'Apremont. Après la guerre, les corps ont été rendus à leurs familles. Seul, le soldat M. Combrouse repose encore au cimetière d'Apremont.
3. - La stèle a été érigée grâce à l'initiative du père et de la fiancée du Sous-Lieutenant J. Deschars.
4. - La maquette a été dessinée par l'architecte Janvier.
5. - Le monument a été réalisé par M. J. Barrois, sculpteur à Commercy. Il a utilisé un bloc d'une seule pierre (monolithe) provenant des carrières de Lérouville.
6. - Dans son livre : « Histoire d'un équipage », La Pensée universelle, 4, rue Charlemagne, Paris 4<sup>e</sup>. (Édité en 1980), le Commandant Roger Guiard (Lieutenant en 1940) nous rapporte quelques détails concernant une partie du 155<sup>e</sup> R.I.F. Certains éléments de ce régiment ont occupé, dès septembre 1939, quelques casemates du secteur de Montmédy. Ces éléments, appelés « équipages d'ouvrage », ont pris un itinéraire de repli différent de celui relaté ici. Ils ont été faits prisonniers le 20 juin, près de Nancy.
7. - Extrait d'une lettre écrite le 21-2-82 par Mme Reneaud, 45210 Griselles : « Le 2<sup>e</sup> bataillon du 123<sup>e</sup> R.I. dont mon mari faisait partie avait été cerné le 17 juin au matin, près de Saint-Mihiel. Ils ont passé la journée du 17 juin sous les halles où se trouvaient déjà des prisonniers du 155<sup>e</sup> de forteresses... (Ce détail ne fait que confirmer le rapport du Commandant Levé).
8. - Ouvrage consulté : « Les Combattants du 18 juin », Roger Bruge. Tome I. « Le sang versé », 75, rue des Saints-Pères. Fayard, 1982. 75006 Paris.

Les renseignements rapportés par l'auteur dans son ouvrage ne font que confirmer ceux présentés dans la synthèse précédente. Il les a puisés également dans les archives du service historique de l'armée, ou recueillis auprès de quelques officiers, sous-officiers ou soldats du 155<sup>e</sup> R.I.F. qu'il a eu la chance de retrouver.

# 1939 - 1940 Carnet de campagne et de captivité

(JUN 1940 - AVRIL 1941) par André MAGNIER. (Stalag V B)  
(SUITE)

## 19 JUIN

Partis du bois de Crion nous arrivons à Saint-Marre, impossible d'aller à Lunéville à moins de se fourrer dans la gueule du loup, les Allemands en étant tout près. Sur notre route je n'ai rien remarqué d'anormal. En traversant ce petit pays, nous avons rempli de pinard tous les bidons que nous possédions, nos deux camarades du 58° partis avec le camion du ravitaillement ont été tués là, par la déflagration d'une bombe d'avion et par leur propre imprudence.

Nous nous éloignons du champ de bataille, il fait bien nuit, nous marchons en file indienne sans trop parler, les à-coups de la journée nous reviennent à la mémoire, minutes d'enfer, d'effroi, de peur. Nous sommes bien fichus, c'est la débâcle et nous sommes encerclés, il faudra mourir en défendant chèrement sa peau. Nous subissons les fautes conscientes de nos dirigeants. Seront-ils punis un jour de leurs crimes? En marchant comme un automate dans le silence de la nuit, beaucoup de pensées m'assaillent. Je suis plus que jamais contre la guerre, qu'il ne fallait pas déclarer sous risque de catastrophe. Je l'ai su au mois d'avril... Celui là ne m'a pas menti, les miens non plus!

A quelques kilomètres de Saint-M. quelle ne fut pas ma stupeur! De l'autre côté de la ville un combat acharné se livrait, crépitements des mitrailleuses, canonnades, balles traçantes, j'entendais distinctement tous ces bruits.

Que faire? On court dans le guépier, tant pis, nous sommes rompus, moi je ne peux plus avancer, nous décidons tout de même de dormir abrités cette nuit. Tous les ponts sont minés et les routes gardées, le village est vidé de ses habitants, partout du matériel roulant attendant le signal du départ, nous arrivons dans la cour d'une usine et un soldat nous indique un sous-sol pour nous reposer, la bataille fait rage au loin, que nous importe, il nous faut dormir. Cette cave voûtée nous abritera, c'est du solide.

N'est-ce pas malheureux, des civils nous ont devancés, pauvres gens fuyant l'orage; quel sera leur destin? Nous cautions en mangeant une boîte de singe, et ces gens apeurés nous apprennent que sûrement cette nuit nous serons prisonniers. Eh bien tant pis! Quelques-uns sont partisans de partir tout de suite. Quelques camarades, le major Barbot et moi décidons de dormir, ce qui arrivera, arrivera!

Nous nous allongeons sur la paille rare et sale et comme des bêtes de somme nous dormons.

Au petit jour, un civil nous conseille de partir car il faut en profiter, des soldats se replient il faut les suivre, le pays ne doit pas être complètement assiégé, il doit y avoir un passage à travers la forêt. En effet, sortant de notre cave, nous voyons un défilé de soldats sur le pont. Il faut faire vite paraît-il, les Allemands sont à nos trousses, nous nous mélangeons avec ces régiments de chasseurs, de forteresses, de ligne et nous trouvons en tête le restant de notre bataillon, nos officiers commandent la colonne, là je retrouve mes camarades infirmiers, le bataillon s'est replié de ses positions, cette nuit, la fatigue se fait sentir.

Et ce salaud de «coucou» nous poursuit encore! Sur notre parcours la résistance s'organise, pendant que nous reculons des artilleurs, des fantassins se mettent en position pour recevoir les assaillants, dans quelques heures ils vont subir ce que nous venons de recevoir à Hénaménil.

Nous quittons la forêt pour suivre la route nationale, des convois automobiles nous dépassent sans arrêt. Nos 75 terminent leur camouflage, ils sont en position à la sortie (à 1 km) de la forêt, la bouche menaçante, ça va faire du grabuge. Les villages que nous traversons ne sont pas évacués, les habitants sont calmes, ils ne savent pas que la mitraille est à leur porte.

Il est à peu près trois heures de l'après-midi nous arrivons à Flin, terme de notre marche. Repos!

Eh bien, non, nous n'en sommes pas encore sortis, le 58° va prendre position.

Je crois qu'il n'y a plus beaucoup d'ordre dans les Etats Majors... Notre commandant est indécis, nos effectifs sont diminués, nos munitions sont insignifiantes et les hommes commencent à râler.

Toutefois les officiers ordonnent que l'on se mette à l'abri du «coucou» dans un bois, sur une hauteur à quelques kilomètres de là. Nous voilà camouflés à la vue de l'ennemi qui nous poursuit. La faim se fait sentir et nous mangeons comme nous pouvons. La fatigue est encore plus forte que la faim. Les pieds endoloris, saignants, les jambes comme du plomb, le cerveau vide, sales, les vêtements trempés de sueur voilà l'état où nous nous trouvons.

Mon copain Remodeau a pu acheter à Flin quelques bouteilles de vin et ce soir, quelle aubaine, nous allons manger du poulet; c'est la ripaille pour les affamés qui depuis le 17 ne mangent que quelques miettes de «singe».

Nous ne savons pas si nous allons prendre réellement position, rien n'est décidé. Nous sommes bien mal placés car dans ce même bois, de l'artillerie est là prête à tirer et quelques chars d'assaut. Si le «coucou» repère les pièces nous sommes flambés, les bombardiers ne tarderont pas. Insouciants nous attendons les ordres. Il fait nuit et tout est calme. La décision du commandant tombe sur nous comme la foudre, une fois de plus il faudra vendre chèrement sa peau, les Allemands sont à quelques kilomètres, la motorisation fonctionne chez eux, leurs soldats ne sont pas fatigués, ils se déplacent en camions.

Il faut s'organiser, les compagnies, les sections choisissent leur emplacement. Les soldats en ont marre, le mécontentement grandit mais chacun fera son devoir.

A proximité du bois qui s'appelle Chevreumont, il y a une ferme du même nom; c'est dans le sous-sol de cette ferme que nous allons établir notre poste de secours. Et voilà le «coucou» qui survole le bois, la DCA tire, des éclats nous tombent dessus; un copain des chars est blessé par un éclat.

Il est maintenant une heure du matin, chacun est à son poste, nous attendons l'ennemi.

## 20 JUIN

Au petit jour les mitrailleuses crépitent. Le casse-pipe recommence. Il est décidé que le groupe sanitaire se divisera en deux, un groupe avec le major Barbot restera au poste de secours installé dans le sous-sol de la ferme, l'autre partira un peu plus à l'arrière.

Je reste donc avec le major Barbot et cinq ou six camarades, nous ne savons plus où sont les positions des compagnies. Quelques blessés arrivent; un soldat du GRD a reçu une balle dans le bras, notre ambulance les emmène nous ne savons plus où, c'est la pagaille complète.

Je ne sais pas au juste ce qui s'est passé, tout le bataillon s'est replié poursuivi par les éléments avancés allemands. La ferme est encerclée et nous décidons enfin de nous tirer. Quelle heure est-il?

Sur ces entrefaites l'ambulance est revenue il y a quelques heures, notre copain Gabot, le chauffeur, nous apprend que le major qui était allé au GSD s'est «cassé le nez»...

Voyons, il faut sortir de cette cave! l'ambulance et les voitures sont à cinquante mètres sous un hangar, nous nous risquons, les balles nous sifflent aux oreilles; arrivés près de l'ambulance dans le hangar, Gabot et le major ne savent que faire car nous n'avons pas d'ordre. Après discussion, nous faisons comprendre qu'il faut partir puisque nous sommes seuls et nous risquons d'être faits prisonniers. Le moteur tourne. Un gars du 58° arrive, «il faut partir tout de suite, dit-il, le commandant a envoyé un motocycliste vous donner l'ordre de repli, mais il n'a pas pu passer». Nous dépassons des troupes en retraite; nous embarquons un blessé et continuons la route.

Encore une fois nous voilà hors de danger. Domptail! Le patelin est plein de troupes. Les habitants nous questionnent, ils sont calmes, ils ne savent pas ce qui va leur arriver...

Nous transbordons notre blessé dans une autre ambulance qui part vers l'arrière. Une fontaine coule, nous nous désaltérons en même temps que les braves chevaux harassés.

Il nous faut à tout prix retrouver le major Janaindon qui se trouve à Domptail. Nous quittons le pays et à

un kilomètre nous retrouvons le major et un camion cuisine. Chouette! Il y a du pinard...

Mais il faut partir, le coin devient dangereux, nous n'avons plus de matériel sanitaire, les premiers obus viennent de tomber près de l'église, les Allemands ont sans doute approché leur artillerie, le pilonnage de Domptail commence au moment où nous partons. Ce village est plein de civils et de soldats, quel carnage! Le 58° va se battre et il n'y a presque plus de munitions.

Nous ne savons pas encore où nous allons. Nous nous éloignons de la bataille qui doit faire rage car le canon tonne, les 75 débouchent sans doute à zéro.

## 20 JUIN au soir

La Chipotte, ce col fut en 1914-18 le théâtre de terribles combats. La CHR du 58° a été plus vite que nous, nous retrouvons nos camarades, les veinards ils ont échappé, nous aussi. Les pieds et les jambes sont fatigués à l'extrême.

La déroute des soldats fait peine à voir: couverts de poussière, le regard éteint, l'estomac vide, courbés, s'aidant de bâtons pour marcher. Quel défilé, les uns sans armes, d'autres sans sac, déchirés par les barbelés et maculés de sang! Ces visions ne s'effaceront pas de sitôt.

Nous sommes ici sur un plateau entouré de montagnes plantées de grands sapins. Une seule maison existe dans ce décor vosgien. Il fait bon ici l'air est pur et j'en oublie même la guerre. J'emplis mes poumons de cette odeur de bois vert. Nous allons manger et dormir dans un grenier plein de foin.

## A SUIVRE.

Sur le petit écran / un soir  
de Mai / au pays de l'Ardenne

## MERCI, POTTECHER

C'est avec la même émotion qu'on voyait à votre visage que je vous ai suivi dans ce grand cimetière de Noyer-Pont-Maugis, près de SEDAN, où dorment d'un long sommeil immobile des milliers de soldats morts dans les batailles;

C'est le cœur serré que j'ai regardé ces grands espaces verts où trois fois en un siècle les hommes d'Europe se sont cruellement affrontés, ces croix dressées et ces stèles de pierre, lieux de rencontre et lieux de mémoire dont l'histoire assurément mérite «bien plus que vingt lignes dans un journal ou une page dans un livre»...

C'est avec reconnaissance que je vous ai entendu évoquer ces jours tragiques du printemps 40 où tant de nos camarades laisseront leur jeune vie dans les bois des Ardennes et sur les bords de la Meuse, la rivière inépuisable et douce de JEANNE;

Comme elle, en d'autres temps, ils étaient venus aux frontières de «ce pays de bataille et d'alarmes». Pour défendre leur terre des méchants, ils avaient tout laissé, leur foyer, leur clocher, les toits d'ardoise et de tuile, et, comme la Pucelle, le clair ruisseau de leur jeune âge ou l'asphalte des villes,

«Voici que je m'en vais en des pays nouveaux, Je ferai la bataille et passerai les fleuves. Voici que je m'en vais loin de tes bonnes eaux O Meuse inaltérable, ô Meuse que j'aimais.

Quand nous reverrons-nous? et nous reverrons-nous?»

Mais comme la bonne Lorraine, comme PEGUY qui l'a si bien chantée, c'est par milliers que les hommes ne sont pas revenus au lieu de leur enfance / leur sang pourpre et vif a coulé dans la poussière de ce printemps maudit/.

«O consolez maman de mon absence lente»

J. Terraubella.

## SOLUTION DES MOTS CROISES N° 464

HORIZONTALEMENT :

I. - Festivals. — II. - Ire. - Valet. — III. - Nonne. - Age. — IV. - Attendrir. — V. - Loi. - Su. - Ti. — VI. - Im. - Sil. — VII. S.A. - Ra. - Ami. — VIII. - Entendues. — IX. - Restaurée.

VERTICALEMENT :

1. - Finaliser. — 2. - Erotomane. — 3. - Senti. - TS. — 4. - Né. - Prêt. — 5. - Ivens. - Ana. — 6. - Va. - Dû. - Du. — 7. - alaR. - Saur. — 8. - Légitimée. — 9. - Stérilise.

# COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

Avec un retard dans la publication dont nous nous excusons, voici la suite énumérative des cotisations reçues.

MERCI à vous qui n'oubliez pas. Que les retardataires s'acquittent sans attendre un rappel du bureau...

BLIN Roger, Vernon.  
CHAMPEVAL Léonard, Egletons.  
DELIE Raymond, Patay.  
DUCHER Georges, Champigny-sur-Marne.  
DURAND Roger, Valence.  
FEVRIER Louis, Ribérac.  
GAUTHIER René, Poitiers.  
GERARD Henri, Dijon.  
JACQUES François, Sivry-sur-Meuse.  
Mme LE JACQUET Gisèle, Cormontreuil.  
LECLERC Achille, Roubaix.  
LELANDAIS Joseph, St-Pierre-sur-Dives.  
Mme LE ROY Georges, Boussu.  
ROHRMANN Jean, Yutz.  
ROUZEAU Lucien, La Rochelle.  
THEVENIN Robert, Nancy.  
BOURTON Marcel, Ars-sur-Moselle.  
BRUNIQUEL Joseph, Murat-sur-Vèbre.

DUMOULIN Albert, Epegem (Belgique).  
DUMURET Hector, Somain.  
FOURNIS Félix, St-Clair-sur-Epte.  
GAVOILLE Louis, Chalons-sur-Saône.  
GIAMARCHI Antoine, Bastia.  
GRANGE Jean, Lyon.  
LAGUERRE Maurice, Giraumont.  
LAMOTTE Robert, Livry-Gargan.  
LEDEBEL Eugène, La Grange-aux-Bois.  
LE PENNEC Vincent, St-Pierre Quiberon.  
MARILLAU André, Moncoutant.  
MICHEL Pierre, St-Julien-de-Civry.  
Mme MOUET Marie-Louise, Pont-Evêque.  
PETIT André, Reims.  
POUDEVIGNE Jean, Ruoms.  
SAMSON Maurice, Cachan.  
SEJALON Maurice, Villars.  
VIRET Henri, Nyons.  
BELLO Roger, Charnes.  
CABARET Fernand, Eaubonne.  
CLOTTE Charles, Le Mans.  
LASSIDOUET Louis, Gujan-Mestras.  
PETITNICOLAS Marcel, Moyenmoutier.  
QUELLARD Francis, Collobrières.  
ATTANASIO Michel, Rodez.

AUBRY Maurice, Vaucouleurs.  
BERARDI Bruno, Montbard.  
BOUHOT Paul, Souhey.  
BOUSSARD Henri, Lyon.  
Mme CADENEL Marie-Rose, Aix-en-Prov.  
DAUBIGNY Henri, Avon.  
Mme DOEBELIN Charlotte, Champagney.  
DUBOSQ Jean, St-Pierre-du-Mont.  
DURY Pierre, Grury.  
FAUVEL P.-J. Sorneville.  
FOUSSERET Pierre, Besançon.  
GESLAND Paul, La Crau, que nous remercions doublement.  
PINSARD Valentin, Pluvignier.  
PION Virgile, Saint-Raphaël.  
PONTIER Léon, Alès.  
BIZE Jean, Puteaux.  
BLANCHON Pierre, Largentière.  
CHAUVEAU Henri, Cherré.  
COURBIERE Jean-Marie, Thurins.  
DIVARET Paul, Le Mans.  
GAILLARD Joseph, Annecy.  
Mme LAINE Charles, Parigné-Fougères.  
LEFEVRE Georges, Amiens.  
Mme LEGON Félicie, Bonneville.

## DÉCÈS

Nous apprenons avec tristesse la disparition de nos amis :

RECORDON Marius, d'Andelot-Morval (39320).

SICRE André, 81000 Mazamet.  
BOQUET Jean, Thury-en-Valois, 60890 Mareuil-sur-Ourq.

BOULERAN Léon, 37, rue de la Croix-Nivert, 75015 Paris.

OLLIVIER Benjamin, 13, rue des Char-donnerets, 44300 Nantes.

L'Amicale présente ses condoléances les plus sincères aux familles éprouvées et les assure de sa sympathie.

Beaucoup de nos amis profitent des mois de juin, juillet, août et même septembre pour se retrouver en famille, faire une cure, un petit séjour à la montagne, à la mer ou à la campagne.

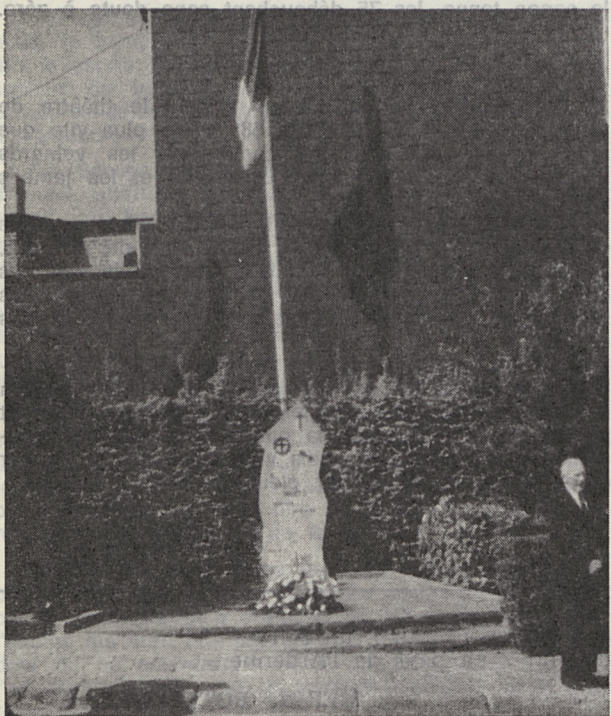
Nous leur souhaitons un bel été et nous attendons leurs CARTES et LETTRES traditionnelles...

Nous signalons à nos adhérents que la permanence à l'Amicale rue de Londres sera assurée

TOUS LES MARDIS APRES-MIDI PENDANT LES MOIS DE JUILLET ET AOUT.

Sous

L'ORMEAU



ENTRE SAMBRE ET MEUSE : NAMUR 29 AVRIL 1990

Pour célébrer le 45<sup>e</sup> anniversaire de notre retour des camps, nos amis et camarades belges avaient choisi cette place-forte sise au confluent de la Meuse et de la Sambre que franchit le beau Pont de Jambes.

Namur, ville paisible, mélancolique, mais de mémoire fidèle, ville qui se souvient du tragique des combats passés...

Dimanche 10 heures :

Messe du Souvenir célébrée par le R.P. Forthome, aumônier des amicales belges. L'homélie, pleine de chaleur, d'espérance, de profonde sagesse va droit au cœur des fidèles rassemblés.

Cérémonie au Monument aux Morts présidée par Armand ISTA, entouré de son épouse et des membres du Bureau. Représentant l'Amicale française des VB X ABC, Marcel MOURIER, accompagné de son épouse, d'anciens d'ULM / minute de silence et dépôt de gerbes, tandis que frissonnent au vent les drapeaux belge et français réunis :

« Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie ». Retour à la salle paroissiale. Encore convalescent le Président ISTA ouvre la séance. Il est longuement félicité pour son inlassable dévouement, hommage auquel est légitimement associée son épouse Jane.

Le banquet de plus de cent couverts, très soigné, a recueilli les félicitations et les applaudissements unanimes.

- Du côté français on regrettait l'absence, pour raisons de santé, de René SCHROEDER et de son épouse ; ainsi que pour diverses raisons nombre d'anciens d'Ulm. - Du côté belge, excusés pour la même raison nos amis POTTIER.

Avant de se séparer le lundi 30 avril, Emile LEGRAIN, Vice-président belge infatigable et dévoué, et les amis français sont allés se recueillir devant les tombes de Jules MARCHAND et d'Emile METILLON, anciens d'Ulm et Tamines — et celle de madame Louise LEGRAIN. — Avec beaucoup de peine nous apprenons le décès de notre fidèle camarade belge Eugène VASSART, ancien du kdo Magirus, le 27 avril à l'hôpital d'Auvellais - alors que, sans le savoir, nous nous trouvions à Tamines quand les obsèques ont eu lieu le 30 avril ! A son épouse Emilia, à ses enfants, à sa famille nous présentons nos plus sincères condoléances. Voici l'adieu de René Schroeder :

« J'ai perdu mon meilleur camarade p.g. belge ; pour ceux qui l'ont connu aux Kdos Küberg, Roteberg, Turmêlé... c'était un brave type ! / Après la captivité nous avons « échangé » nos enfants et ensuite nos petits-enfants. A chaque banquet franco-belge ils étaient heureux de retrouver les copains ! Je n'ai jamais oublié Gégène et Emilia... / Mais l'arrête, j'ai le bourdon ».

AVIS DE RECHERCHE

Nos camarades belges recherchent Robert BERGHMAN, en captivité à Ulm. Ecrire au bureau de l'Amicale VB/Ulm ou à Emile Legrain à Tamines. Merci.

Salon des Indépendants, Paris, le 13 mai 1990  
A l'ombre du grand Van GOGH, nos amis BATUT, père et fils exposaient leurs dernières toiles : « Brume matinale en montagne », brouillards légers que l'aurore soulève et qu'avec la rosée on voit s'évanouir ; « Paysage

de Provence » : dans l'arrière pays niçois le peintre retrouve la luminosité chère au Hollandais ; « Amsterdam », reflets dans l'eau ; « Il était une fois », Château de la Belle au bois dormant ou Burg romantique de la vallée du Rhin, loin de la « Lorelei »...

Bravo à nos deux peintres et à leurs pinceaux enchanteurs !

Lucien VIALARD.

## Kommando 604

Quelques brèves nouvelles...

Relevés dans le courrier de l'Amicale (le Lien d'Avril 1990) les noms des camarades ENCELOT, FRUGIER, JOLAIN, ESNARD, LAMOURET.

Vous remarquerez le nom de notre ami LAMOURET qui porte allègrement ses 86 printemps et qui cotise toujours à l'Amicale pour être avec ses copains du 604. Vous les plus jeunes devez suivre son exemple afin d'être toujours en règle avec votre Amicale. Voilà pourquoi je fais appel à vous tous pour représenter dignement le 604, équipe de vrais copains :

FRANCHET, GUERARD, LAGOUTTE, LAMOURET, LAMBOURG, LUCAS, REBILLOU, RENAUDOT.

Merci de vos réponses les amis... Je compte sur vous pour nous donner de vos bonnes nouvelles.

Des nouvelles de COULON, toujours avec un bon moral, bien soigné par sa compagne, et je m'en réjouis. Il marche à l'aide de ses béquilles, et puis de temps en temps, conduit sa voiture. Merci, mon vieux Nénesse, de tes bonnes nouvelles.

Le 8 Mai, vers 11 heures, un coup de fil pour nous rappeler le souvenir de notre libération... devinez qui?... FRUGIER naturellement... Toujours aussi jovial... En 45, ce jour-là, c'était la liberté qui nous arrivait... L'ami Jean n'oublie pas ! Un grand merci, mon vieux Jean, de ton souvenir.

Nous ne sommes pas oubliés par notre ami JOUILLE-ROT, en pèlerinage à Lourdes, ce 10 Mai 1990, et qui nous adresse son cordial bonjour. Un grand merci, ami.

Notre grand ROBERT et sa compagne Claire, qui eux non plus n'oublient pas les copains du 604, font une cure à St-Honoré-les-Bains et nous adressent leur amical souvenir. Merci à vous.

Au moment de boucler mon papier pour le Lien de Juin 90, un coup de fil de l'ami ENCELOT (nous sommes le 19 Mai) m'avise de l'hospitalisation de FRUGIER pour y subir de sérieux examens de santé. Nos meilleurs vœux de santé à notre ami Jean.

Au mois prochain, les amis.

Maurice MARTIN,

Mle 369 - Stalag IB puis XB.

Excuses pour le cliché manquant !

## Chronique de

UNE GRANDE DAME...

Dans l'avant-dernier numéro du LIEN, (courrier), j'ai lu la charmante lettre de notre infirmier LAVIGNE de Villeneuve de Berg (Ardèche) dans laquelle il relate notre rencontre à l'emplacement de l'infirmerie de Sandbostel.

Je pensais également y trouver mon écrit concernant cette brave dame MAERCIER : envoi de son enregistrement au pied de la croix, au fond du cimetière. Je lui avais annoncé cette modeste production.

Je reçois très souvent des bonnes nouvelles de Mme MAERCIER, Belgique. Elle a conservé le souvenir de GEMBLoux. Le général Henri AYMES qui commandait le 4<sup>e</sup> Corps d'Armées a donné comme titre à son livre : « SUCCES FRANÇAIS » - Hélas éphémère !..

Chère Madame, au nom de nos amis P.G. nous vous remercions encore. Je termine par vos lignes touchantes : « Merci encore pour ce mémorable Pèlerinage à Sandbostel, j'en garde un souvenir intact et un regard pacifié ; Je remercie la providence de vous avoir mis sur mon chemin ». Vive l'Amitié entre nos deux peuples.

## Paul DUCLOUX

GEMBLoux, IL Y A 50 ANS :

LA PREMIERE BATAILLE DE CHARS DANS L'HISTOIRE... Des manifestations franco-belges les 12 et 13 mai pour commémorer la victoire française sur les envahisseurs allemands

La Bataille de Gembloux opposa les 14 et 15 mai 1940 le 4<sup>e</sup> corps de la Première armée française (composé de la 1<sup>re</sup> division marocaine du général Mellier) et de la 15<sup>e</sup> division d'infanterie motorisée du général Juin) à la 7<sup>e</sup> armée allemande du général Von Reichenau, comprenant deux divisions de panzers.

BATAILLE DE CHARS

Alors que fort d'Eben-Emael et les ponts du canal Albert étaient tombés aux mains des Allemands le 11 mai, les troupes alliées s'étaient installées sur une seconde ligne de résistance. L'armée belge se déployait d'Anvers à Louvain, le corps expéditionnaire anglais disposait ses trois divisions de Louvain à Wavre tandis que la première armée française du général Blanchard oc-

cupait les positions de défense de Wavre à Namur, cette dernière ville étant tenue par l'armée belge.

L'armée française défendait donc la ligne Wavre-Ernage, Gembloux-Namur, soit une trentaine de kilomètres, avec six divisions d'infanterie dont trois motorisées. Le 4<sup>e</sup> corps fut placé au centre de la position et le général Aymes lui donna l'ordre de barrer à tout prix la direction de Gembloux aux Allemands afin d'empêcher leur avance vers Charleroi et la vallée de la Sambre et ensuite vers la frontière française.

Les blindés allemands et français se livrèrent une bataille acharnée, considérée comme la première bataille de chars de l'histoire mondiale. Elle fut remportée tactiquement par les Français, contraints cependant de se replier peu de temps après afin d'éviter l'encerclement de la suite de l'effondrement de la 9<sup>e</sup> armée française dans la région de Philippeville. Ce repli permit néanmoins aux troupes françaises de réembarquer à Dunkerque.

Tiré de « La Libre Belgique » du jeudi 26 avril 1990.

Monique TILMANS.

## La Gazette de Heide

La réunion des anciens de Heide vient d'avoir lieu à Savigné l'Evêque. Organisée de main de maître par nos amis Suzanne et Raymond Commin, elle fut en tous points une réussite. Le temps fut magnifique, ni trop froid ni trop chaud et le cadre splendide. Les fleurs qui s'étaient épanouies en notre honneur embaumaient de tout leur cœur. Quel plaisir j'ai ressenti à vous revoir tous après ces sept années d'absence ! Les dames n'avaient pas changé. Grâce au secours de leur coiffeur il y avait peu de cheveux blancs. Leur couleur allait du blond vénitien au châtain clair en passant par tous les ors automnaux... Merci Mesdames...

Quant à nous, l'artiste capillaire aurait eu bien du mal à trouver chez certains trois cheveux sur le crâne pour faire une raie à la Giscard... Qu'importe, nous sommes aimés ainsi...

Étaient présents : TRENEL et Madame. Pierre SIX. ANTOINE et Madame. PROST et Janette. COMMUN et Suzanne. MARQUETTE et Janine. Frau Inge ANTIC qui est venue en train d'Allemagne malgré la perte récente de son mari. Theo ROUE. Le père Francis FEILLET. CAMUS et Madame. Jean-Marie MARQUETTE. ROULLEAU et Madame. Et moi même.

S'étaient excusés : BAUDRIN Ernest malade. Madame BIDAUT. Raoul BEYNET. BIOLLEY mal remis de son opération au poumon. DEPRET Joseph, malade. Le belge DESTON pas de voiture. HUON éventration !... JULIEN René qui marche difficilement avec des cannes. JONCOUR arthrose dans les jambes. HAUSPIE retenu par la maladie de sa femme. MARACHET, trop loin même motif pour ROHART. THERRY en voyage en Andalousie. Madame TOULET nous souhaite une belle journée. TOUZEL Achille, ne peut venir. VANNAUD s'est excusé. Madeleine MICHAT est mal remise d'une opération.

N'ont pas répondu : DELEPINE. RABOUL. PERNOT. SAINT-MARTIN.

Les décès : DEMEERLEER, mai 89. ANTIC nov 89. Paultette AYMONIN, déc 89. HEMBLEY Georges, début Février 90.

Nous avons eu la joie de recevoir le fils aîné de Roger MARQUETTE, Jean-Marie, établi médecin à Sarlat qui fit la surprise à son père n'étant pas prévenu. Sa présence inspira à Georges CAMUS un poème que je vous livre : IMPROMPTU,

- I Réunis à Savigné  
Vous pouvez faire les fous,  
Chanter, boire et danser  
Un médecin est parmi nous
- II N'abusez pas de cette licence  
Ménagez-vous malgré tout  
Mesurez votre cadence  
Un médecin est parmi nous
- III Remercions le de sa présence  
Grâce à lui rassurons-nous  
Un instant retournons en enfance  
UN MEDECIN EST PARMI NOUS...
- Georges CAMUS 17-05-90.

Le repas gastronomique, naturellement, était excellent et copieux. Il fut ouvert par l'allocution du Chef qui évoqua les disparus faisant de notre association une peau de chagrin et remercia les présents de leurs efforts pour venir. Jean-Marie prononça quelques mots d'encouragement ainsi que Janine qui nous promit de veiller sur notre cher président. La prochaine réunion aura lieu l'an prochain à Armentières, pour permettre aux Chtimis et aux Belges d'être présents.

Et voici l'anecdote du jour qui, SANS AUCUN DOUTE, aurait inspiré COLUCHE.

C'est l'histoire d'un mec... ou plutôt d'une NANA (car l'héroïne n'est autre que Janette PROST) la jeune épouse de notre distingué Vertrauensmann GASTON.

Sa voiture, garée dans la cour de Raymond, était soigneusement fermée mais les clés étaient restées sur le tableau de bord. Janette, qui avait besoin d'un vêtement placé dans le coffre, emprunta celles de son

mari qui les avait dans sa poche. Elle ouvrit donc la malle et, pour avoir les mains libres, posa le trousseau sur une valise intérieure, sortit sa veste et... d'un coup de coude sec elle rabattit le hayon... Stupeur de Gaston et effroi de la Dame au milieu du cercle rigolard des camarades témoins. Que faire?... Ils étaient bien ENNUYES !... L'un proposa de casser le pare-brise, et de le faire remplacer par l'assurance, l'autre de forcer une serrure avec un burin et un marteau, notre hôte plus sensé alla demander secours à un voisin réputé bricoleur qui arriva aussitôt avec ses outils et un fil de fer. Je ne vous dirai pas la façon dont il s'y prit, pour ne pas vous donner l'envie de voler des voitures, mais en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, la portière avant fut ouverte sans dégât et l'habile jeune homme brandissait le trousseau de clés au dessus de sa tête au milieu des cris de joie des spectateurs... Notre « effrateur » eut droit à deux biscautes sonores de l'imprévoyante, ce qui le laissa tout chose, et aux remerciements du mari qui ne put lui offrir qu'un verre de vin...

Le lendemain, encore une quinzaine de participants restèrent et il fut organisé une visite à l'Abbaye de SOLESMEs où nous assistâmes, recueillis, aux vêpres en grégorien chantées par des moines étonnants de jeunesse, au siècle où nous sommes ! Mais je laisse la parole dans un prochain numéro à mon brillant collaborateur habituel G. CAMUS pour vous narrer cette sortie.

Je tiens à vous signaler que le champagne fut offert par MARQUETTE, le trou normand par RAYMOND ; l'apéritif par ROUE et le St-Emilion 76 par P. SIX. Je cite pour mémoire les nombreuses collations prises au domicile de SUZANNE qui ne rechigna pas à la peine. Je vous annonce également qu'elle vient de perdre son frère qu'on enterra aujourd'hui même 21-05-90 à Dijon, qu'elle accepte toutes mes condoléances.

Je vous quitte chers(es) amis(es) en vous remerciant de la sympathie que vous m'avez exprimée, Inch'Allah à l'an prochain. Amitiés.

Jean AYMONIN, 27641 XB.

Le feuilleton du Lien : " L'ENCHTIBE " est reporté au prochain numéro